

L'année 1809, l'Empire napoléonien dans la tourmente

"On peut tout faire avec des baïonnettes, sauf s'asseoir dessus"

On pourrait s'étonner - et un Français mal informé ne manquerait pas de le faire - de constater à quel point l'Autriche se souvient, deux cents ans plus tard, de l'année 1809 exposition au château de Schallabourg, reconstitutions sur les lieux mêmes des principales batailles et aujourd'hui symposium international au sein même du temple de l'histoire militaire de l'Empire des Habsbourg. Pour un Français moyennement formé à l'histoire de l'Europe et même de son pays, 1809 pourrait en effet être considérée comme l'année du dernier triomphe de Napoléon, avec la grande victoire de Wagram et la paix de Vienne qui allait assurer près de trois ans de paix et conforter la prépondérance française sur le continent. Le même ne comprendrait donc pas pourquoi l'Autriche commémore une défaite, de même d'ailleurs qu'il n'avait pas compris qu'en 2005, la France ait préféré célébrer Trafalgar plutôt qu'Austerlitz.

Cette incompréhension ou, si l'on préfère, cette surprise pourraient être expliquées par une remarque de bon sens, une réalité contemporaine et peut-être, un élément historique. La remarque de bon sens est que les événements dont nous parlons aujourd'hui se sont déroulés il y a deux cents ans. Quel que puisse être l'attachement que l'on porte à son pays et à son histoire, le moins qu'on puisse dire est que le temps a passé, les choses ont changé et les événements dont nous allons parler pendant ces deux jours sont « froids ». Nous devrions donc pouvoir en discuter sans nous chamailler, sans déterrer la hache de guerre (encore que l'expression soit peu adaptée à l'histoire napoléonienne) et sans passion autre que celle de nos tempéraments respectifs. Le temps qui a passé, la suite de l'histoire et la réalité politique actuelles appellent à considérer que l'époque napoléonienne est et doit être aujourd'hui considérée comme un moment de l'histoire européenne, de l'histoire de l'Europe toute entière. Napoléon est devenu un personnage qui appartient à tous les Européens, ce que nous confirment les dizaines de manifestations, conférences et événements divers organisés dans tous les pays. Petit à petit, l'empereur rejoint celui qu'il appelait son « prédécesseur », Charlemagne, dans la mémoire continentale.

Troisième et dernière remarque, historique celle-là, l'année 1809 ne fut pas aussi « glorieuse » qu'on le croit généralement. Elle fut même source d'inquiétude pour les partisans et les alliés de l'Empire français. Un des facteurs de danger fut bien la guerre franco-autrichienne. Car loin d'être parfaitement assis, l'édifice napoléonien traversait une période troublée. Elle fut amplifiée et ses faiblesses révélées par les événements du premier semestre 1809.

Depuis Tilsit, le système napoléonien s'était emballé (concentration du pouvoir, affaires romaines, amplification du Blocus, etc.) et dérègle (Bayonne, Baylen, Erfurt). Ces facteurs cumulés avaient fini par avoir des conséquences dont la principale était qu'on ne pouvait plus croire, sans une bonne dose de foi, à l'infaillibilité de l'empereur.

La "conspiration" Talleyrand-Fouché

À la fin de l'été 1808, Napoléon avait été contraint par les événements à prendre en personne la route de l'Espagne pour reprendre la situation en main. Pensant pouvoir s'appuyer sur la morosité de l'opinion, les oppositions avaient relevé la tête. Et d'abord quelques "parlementaires" qui crurent le moment venu de sortir du bois et de profiter des embarras espagnols. Au Sénat, après l'opposition de l'abbé Grégoire à la création des titres nobiliaires, Lanjuinais s'était élevé contre la conscription. À la même époque, on constata une augmentation des votes négatifs sur les projets de loi du gouvernement au Corps législatif, comme lors de la discussion du Code d'instruction criminelle. La première loi le composant fut adoptée par 178 voix contre 85. Près de cent votes négatifs s'opposèrent à la seconde et la troisième, cent cinq pour la huitième, l'archichancelier se réjouissant presque que ce nombre soit tombé à 72 pour la quatrième. Et encore, selon l'aveu même de Cambacérès, les tractations de couloirs avaient-elles

empêche le rejet de certains de ces textes Cette petite fronde, symbolique de l'ambiance de l'automne 1808, contraignit le gouvernement à retirer une loi sur certains impôts indirects (13 novembre) ou à négocier d'arrache-pied avec les législateurs des régions vinicoles pour qu'ils se prononcent en faveur d'une hausse des taxes sur les vins (26 novembre). Cette pénible session législative s'acheva le 31 décembre 1808. C'est alors qu'éclata l'affaire Talleyrand-Fouché.

Le vice-grand électeur Talleyrand et le ministre de la Police Fouché étaient les deux plus importants hommes politiques de l'Empire, Napoléon mis à part. Ce dernier les utilisait tour à tour et s'en allait tranquille : tout opposait les deux personnages. Leur détestation réciproque était une sécurité. Ils se gênaient mutuellement. Le premier était en désaccord avec l'empereur sur la politique étrangère. Le second craignait que la disparition possible de Napoléon n'amène un rappel des Bourbons ou un retour des jacobins : mieux valait se préoccuper soi-même de la succession que de laisser faire les événements. Il parvint à s'aboucher sur ce sujet avec son vieil adversaire.

La fusion des projets de Talleyrand et de Fouché se réalisa par l'entremise d'Hauterive, le numéro deux du ministère des Relations extérieures. Plusieurs rencontres eurent lieu, chez lui, chez Mme de Rémusat et chez la princesse de Vaudémont. Allèrent-ils jusqu'à échafauder un plan visant à écarter les successeurs légitimes de l'empereur, Joseph et Louis Bonaparte ? Rien ne permet de l'affirmer tant manquent les documents sur cette affaire. Ce qui paraît plus grave, au moins pour ce qui concerne Talleyrand, c'est qu'il est possible que l'intrigue (qui exista bien, mais on ne sait pour quel but) se soit doublée d'une collaboration active avec l'Autriche qui, à ce moment, commençait à réarmer. Vers le 20 décembre 1808, le rabibochage devint public : Fouché participa à une réception chez Talleyrand au cours de laquelle les deux comploteurs eurent une longue conversation, devant tout le monde. Les milieux du pouvoir considèrent ce simple contact appuyé comme un événement. Dans les jours qui suivirent, le ministre de la Police parut une seconde fois chez le vice-grand électeur. Une nouvelle conversation particulière défraya la chronique. Napoléon en fut informé. Il réserva à ces hommes des étrennes à sa façon.

La réconciliation de Talleyrand et Fouché fut rapidement connue au quartier général de l'empereur. L'information fut accompagnée de rapports tendant à montrer que les deux hommes avaient choisi Murat comme successeur de Napoléon, s'il lui arrivait malheur. Le nouveau roi de Naples avait commis l'imprudence d'écrire trop et le cabinet noir avait, dit-on, saisi une de ses lettres (on n'en a pas la preuve). Le 9 janvier 1809, Napoléon écrivit à Joséphine : "Je serai à Paris aussitôt que je le croirai utile. Je te conseille de prendre garde aux revenants; un beau jour, à deux heures du matin...". Le 23, à huit heures, il était aux Tuileries. La nouvelle fit l'effet d'une bombe. Chacun s'attendait au pire pour le vice-grand électeur et le ministre de la Police. Il fallut attendre cinq jours avant que l'orage éclate, pendant un conseil . Il fut violent, certes, mais n'eut aucune conséquence immédiate. Talleyrand fut mis à l'écart. Fouché reçut un sévère avertissement. L'année 1809 commençait donc sous de pâles auspices à l'intérieur. Elle allait se poursuivre sur le même mode à l'extérieur : la guerre avec l'Autriche était désormais certaine.....

Thierry Lentz

Directeur de la Fondation Napoléon

Références :

- Les actes du colloque peuvent être acquis auprès des organisateurs du symposium : Mr Robert Ouvrard www.histoire-empire.org
- <http://www.ferdiwoeber.at/napoleonsymposium/>